Archives de la Ville de Montpellier

exposition du 20 janvier au 19 mars 2010

Ecritures sacrées hébraïques | Sofer Scribe

Petit journal de l'exposition

Montpellier *mille et une vies*

Musée d'art et d'histoire du Judaïsme

Institut Universitaire Euro-Méditerranéen Maïmonide

Sofer scribe

En juillet 2008, la Ville de Montpellier a fait l'acquisition en vente publique d'une pièce exceptionnelle : un *mahzor*, livre de prières pour les fêtes juives majeures (XV^e siècle). Ce manuscrit hébreu, seul *mahzor* connu préservant le rite de la communauté médiévale de Montpellier complète heureusement le fonds des Archives municipales. Présente dans notre ville dès le XII^e siècle, la communauté juive a joué un rôle important dans la vie intellectuelle et scientifique montpelliéraine au Moyen âge notamment avec la médecine qu'elle enseignait dans ses propres écoles. Installé au cœur de la ville, le bain rituel ou *mikveh* de la rue de la Barralerie témoigne encore dans la pierre de son importance.

Présenté une première fois au public en décembre 2008, le *mahzor* est aujourd'hui mis en valeur par son insertion dans la belle exposition conçue et réalisée par le Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme (MAHJ), Paris, et adaptée par le service des Archives municipales de Montpellier. Cette exposition s'inscrit également dans les festivités célébrant le dixième anniversaire de l'Institut euro-méditerranéen Maïmonide de Montpellier.

Je vous invite donc à découvrir autour du *mahzor* de Montpellier de nombreux objets et documents racontant l'histoire de l'écriture hébraïque de l'Antiquité à nos jours et de découvrir le métier de scribe.

Madame Hélène Mandroux
Maire de Montpellier
1ère Vice-présidente de la Communauté
d'agglomération de Montpellier

Monsieur Michaël Delafosse
Adjoint au Maire
Délégué à l'Action Culturelle

Jacob Soffer. Jacob Soffer naît en 1857. Il grandit et reçoit sa formation de rabbin et de scribe à Tibériade. Comme beaucoup de jeunes rabbins dépêchés auprès des communautés de la Diaspora, Soffer est envoyé à Oran en 1880, où il développe les différentes facettes de son activité : rabbin, éditorialiste, exégète, et scribe. En plus de l'hébreu et du yiddish, il maîtrise le judéo-arabe, langue dans laquelle il publie, en 1882, un récit sur un marrane du nom d'Alfanderi. Jacob Soffer s'adonne très tôt à la calligraphie, ce qui lui vaut un diplôme commémoratif à l'Exposition universelle de 1889, à Paris. Il allie son érudition à son savoir-faire et calligraphie un commentaire sur la Genèse, intitulé *HaShirion*. Parallèlement, il exerce son talent dans la micrographie et compose des dessins, notamment des portraits de personnages bibliques.
En 1920, il gagne Marseille. Il est intégré dans le tribunal rabbinique, où il occupe une position éminente. Outre son activité communautaire, il poursuit ses travaux savants et ses ouvrages calligraphiques dont une *Haggadah* (1923) accompagnée de son propre commentaire. Il meurt en 1930.

Les scribes. Dans l'ancien Israël, les scribes, élite instruite attachée au Temple, avaient pour charge de copier les textes sacrés ; ils pouvaient aussi être employés dans l'administration royale comme chroniqueurs, juristes ou secrétaires. Au VI^e siècle avant notre ère, au retour de l'exil de Babylone, le scribe devient celui qui a pour mission de lire, de traduire et d'expliquer la Loi au peuple d'Israël. Les scribes vont également poser les premiers jalons de la Loi orale, rédigée plus tard sous le nom de *Mishna*, et promulguer de nouvelles lois.
Le mot *sofer* vient de *LiSPoR* c'est-à-dire « compter », car, pour être conforme aux prescriptions de sa mission, le scribe doit compter les « lettres, mots et versets de la Torah » (Talmud de Babylone, traité *Qiddushin*, 30 a) qu'il recopie, pour être certain de l'intégrité du texte. Aujourd'hui, les scribes sont appelés *sofer STaM*. Ils sont principalement chargés de copier les parchemins, des *mezouzot* (boîtier contenant la prière du *Shema Israël*, que l'on place sur les linteaux des portes), des phylactères (parchemin enfermé dans un boîtier que les hommes nouent sur leur front et leur bras gauche), des rouleaux de Torah, mais écrivent aussi les rouleaux d'Esther, les contrats de mariage et les certificats de divorce. C'est la première lettre du mot STaM qui indique les *Sefarim* ou rouleaux de Torah ; on désigne par le T les phylactères, ou *tefillin* ; et enfin le M. représente la *mezouzah.*

Rothschild Miscellany. Italie du Nord. 1450-1480
Vélin, plume et encre, tempura et feuille d'or, écrit à la main fol. 467a.
© Musée d'Israël, Jérusalem, Avraham Hay

Jacob Soffer avec sa femme et leurs enfants, Oran, Algérie, vers 1900.
© Archives familiales - Jacques Soffer

Salomon Schechter étudiant les manuscrits de la Guenizah du Caire à la bibliothèque de l'Université de Cambridge, 1898. © "Syndics" de la bibliothèque universitaire de Cambridge

Alphabet hébraïque. L'alphabet hébraïque, qui ne note que les consonnes, comporte 27 signes : 22 lettres, dont 5 pourvues d'une forme finale spécifique. Les scribes connus sous le nom de *massorètes* (*massorah*, tradition) ont fixé les 15 signes qui représentent les voyelles, les *nekoudot*, symboles placés au-dessus, au-dessous ou au milieu de la lettre.
De nos jours, on utilise une écriture en lettres capitales, carrées pour l'imprimerie, et cursives pour la graphie courante. La plupart des publications israéliennes, en particulier les journaux, utilisent une typographie hébraïque dépourvue de vocalisation.
L'alphabet revêt aussi une dimension sacrée dans la tradition juive, car c'est par lui, en lui, que le monde s'est formé. Le midrash (exégèse biblique constituée de paraboles et de légendes) et les écrits mystiques et hassidiques, notamment, sont imprégnés de cette idée. Chacune des lettres de l'alphabet porte un nom, représente un concept, a des attributs « psychologiques » et une identité propre. Les trois méthodes herméneutiques qui prévalent dans la mystique des lettres sont la *guematria*, interprétation symbolique à partir de la valeur numérique des lettres, le *notarikon*, rapprochement de mots formés à partir des lettres initiales ou finales des éléments d'une phrase et la *temourah*, système de permutation des lettres.

Qumran. En 1947, dans des grottes de la région de Khirbet Qumran (Jordanie), furent mis au jour plus de 600 manuscrits hébreux et araméens, écrits sur cuir ou sur papyrus. Ils furent attribués aux membres d'une secte juive, les *Esséniens*. Les membres de cette secte se seraient retirés, vers le milieu du IIe siècle avant notre ère, dans le désert de Judée pour fuir les persécutions des Maccabées. La vie de la secte de Qumran s'interrompt en 68, avec l'agression romaine contre la communauté. Le corpus des manuscrits est constitué de livres bibliques, de textes apocryphes (c'est-à-dire non inclus dans le canon), et enfin d'écrits relevant proprement de la secte. Longtemps, on a considéré que l'essentiel de l'activité des Esséniens portait sur les travaux scripturaires. Mais cette thèse est fortement remise en question depuis quelques années car les différentes graphies des manuscrits trouvés sur ce site émanent certainement de plusieurs écoles de scribes, et il est peu probable que plus d'une école ait été représentée à Qumran.
Certains savants pensent plutôt que les gens de Qumran auraient pu emporter un ensemble de manuscrits de la bibliothèque du Temple de Jérusalem pour les protéger des assauts romains.

Ecritures médiévales. L'expansion géographique des communautés juives au Moyen Âge a engendré une ramification riche et variée de styles d'écriture hébraïque et de modes de confection du livre hébreu. Dans la pratique scripturaire et dans l'art du livre, comme dans d'autres domaines, les usages locaux ont fortement influencé les Juifs. On distingue ainsi différents types d'écriture répartis selon les zones géo-culturelles qui se sont cristallisées à partir du XIIIe siècle. Les deux genres les plus répandus sont le style séfarade et le style ashkénaze que l'on retrouve dans les rouleaux de la Torah.
Toutes ces écritures ont généralement trois composantes : la graphie carrée monumentale dédiée aux textes sacrés ; la semi-cursive, que l'on appelle aussi « rabbinique » pour tous les autres textes ; et la cursive courante, plus particulièrement employée pour les gloses, et la vie quotidienne. D'autres facteurs déterminent la forme de l'écriture : la position du scribe et l'instrument qu'il utilise. Ainsi, dans le monde oriental et espagnol, les scribes sont le plus souvent assis par terre en tailleur, et ils tiennent leur plan de travail sur les genoux ; tandis que, ailleurs en Europe, ils sont assis sur une chaise et posent leur parchemin sur un pupitre. Dans les communautés séfarades et d'orient, on utilise le calame. Cet outil donne des traits verticaux et horizontaux plus épais que la plume d'oiseau utilisée en monde ashkénaze, qui donne des tracés plus déliés. L'écriture séfarade est plus carrée que l'écriture ashkénaze.

Jeux de lettres dans les manuscrits. L'art de décorer ou d'enluminer les lettres remonte à l'époque du second Temple. Bien que cette tradition soit ancienne, les premiers manuscrits enluminés qui nous sont parvenus ne datent que du IXe siècle, mais ils sont beaucoup plus nombreux à la fin du Moyen Âge, entre les XIIIe et XIVe siècles. Ce sont des Bibles, des *Haggadot* (rituels pour la veillée de Pâque), des recueils de prières pour les jours de fêtes juives, des traités mystiques ou scientifiques, des contrats de mariages, des amulettes, des *mizrah* (tableau indiquant la direction de Jérusalem pour la prière), des dessins composés de psaumes, et autres textes sacrés pour la synagogue. On observe différents modes d'ornementation des lettres : la micrographie, où les textes perdent leur lisibilité et viennent former les lignes d'un dessin ; l'enluminure ; le recours à des motifs zoomorphes et anthropomorphes, à des créatures grotesques et imaginaires ; ou encore à des hampes descendantes ou ascendantes qui créent un décor architectural.

Fragment de manuscrit - Qumran, Ier siècle. Encre sur parchemin.
© Musée Bible et Terre sainte, Paris

Mahzor, Rhénanie, 1320, grandes lettres avec grotesques
© MAJH

Mahzor (hébreu) (rite provençal). Montpellier, XIVe siècle - folio 27
© Ville de Montpellier

Cérémonie à l'occasion de l'enfouissement des vieux livres à l'usage cultuel au cimetière juif de Tlemcen en Algérie, 1914.
©MAJH

Le Mahzor de Montpellier. Ce *mahzor* (rituel) ne contient que les compositions liturgiques additionnelles, datant de différentes époques qui sont intercalées dans les offices festifs (*Hannuka*, sabbats exceptionnels, Pâque, *Shavuot, Rosh Hashanah, Yom Kippour*). Les prières ordinaires qui composent tous les offices ne sont pas transcrites car les fidèles connaissaient par cœur les prières principales. Le *mahzor* était à l'usage unique du chantre de la synagogue ou de la personne dirigeant l'office. Ce dernier est l'émissaire de la communauté auprès du divin. Il importait donc qu'il puisse lire et prononcer correctement toutes les prières et tous les mots qui les composent.

Ce document a été identifié par Léopold Zunz (1794-1886), un des fondateurs de la « science du judaïsme » comme le seul *mahzor* connu préservant le rite de la communauté médiévale de Montpellier. Celle-ci, attestée depuis le XIIe siècle a joué un rôle important dans la vie intellectuelle et scientifique montpelliéraine, notamment avec la médecine, qu'elle enseignait dans ses propres écoles. Installée au cœur de la ville, dans la commune clôture, elle disposait d'une synagogue à laquelle fut adjointe en 1277 une maison de l'Aumône. Le bain rituel ou *mikveh*, rue de la Barralerie, témoigne encore de son importance et de son développement tout au long du XIIIe siècle. Le rabbin Benjamin de Tudèle, de passage dans la région vers1165, au début de son voyage qui le mena jusqu'en Asie, signale dans la communauté de Montpellier la présence de professeurs et de savants. Plus tard Simon Duran (1361-1444) indique dans sa correspondance que l'on y trouve des exégètes de la *Mishnah* et du *Talmud*, dont le nom serait à l'origine de notre *Talamus*, qui contient comme son inspirateur, lois et chroniques. A la période de protection accordée par les seigneurs de Montpellier, les Guilhems et leurs successeurs, Aragon et Majorque, succède une période de marginalisation avec le rattachement de la seigneurie au roi de France (1349), celle-ci s'achevant par l'expulsion des Juifs en 1394. La communauté en exil, trouve alors refuge à Avignon ou dans le Comtat Venaissin, où elle continue à célébrer le culte suivant le rite montpelliérain. C'est à cette époque, dans les années qui ont immédiatement suivi le départ de Montpellier, au début XVe siècle qu'il faut dater la rédaction de ce manuscrit. Possédé par la communauté juive de Modène (Italie) à la fin du XVIIe siècle, le *mahzor* passe ensuite entre les mains d'exégètes et bibliophiles Samuel David Luzzato (1800-1865), S. J. Halberstam (1832-1900) et Moses Montefiore (1784-1885). Les mentions marginales à l'encre bleue sont de la main de S.J. Halberstam : elles désignent les auteurs des différents *piyyutim*. Parmi eux figurent des poètes espagnols : Joseph Ben Abitur (+ 970), Salomon Ben Gabirol (c. 1021-c.1058), Moïse Ben Nahman dit Nahmanide (1194-1270), l'un des protagonistes de la dispute de Barcelone en juillet 1263, avec un très rare Ofan pour le premier jour de la Pâque (f. 54 r.), du Languedoc et de Provence tels Isaac Girondi auteur d'un *Kaddish* mêlant hébreu et araméen (f. 14 r.) et Rabbi Todros dont le poème pour le premier jour de la Pâque (ff.63v.-64v.) n'existe selon Léopold Zunz que dans ce seul manuscrit.

Guenizah. Si de nombreuses lettres sont devenues illisibles, ou se sont effacées avec le temps, le rouleau est déclaré *passoul*, impropre ou invalide. On va alors le déposer dans une *guenizah*, lieu où l'on recueille les objets ou les livres sacrés jusqu'à leur inhumation dans un cimetière.

Travail sacré. Engagé dans un travail sacré, le scribe doit s'immerger dans le bain rituel (*mikveh*) au début de la confection d'un rouleau de Torah, et ensuite à chaque fois qu'il copie le tétragramme. Dans la Bible, Dieu est appelé par 7 noms. L'écriture d'un de ces noms est un exercice qui exige une concentration parfaite; elle revêt un caractère particulièrement solennel, marqué par la prescription faite au *sofer* d'énoncer la phrase: « J'ai l'intention d'écrire le nom de Dieu ».
Si le scribe fait une erreur sur un de ces noms, la page doit être entièrement recommencée.

Exposition du 20 janvier au 19 mars 2010

A la Médiathèque Centrale d'Agglomération Emile Zola
218, bd de l'Aéroport international - 34000 Montpellier
Tramway : lignes 1 et 2 (place de l'Europe)

Entrée libre (accessibilité complète aux handicapés)

Visites guidées (sur inscription, durée 1h)
Visites de groupes sur rendez-vous. Tél. 04 67 34 87 50

Une exposition créée en 2005 par le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme - Paris, commissariat : Isabelle Pleskoff et Dorota Sniezek, et, adaptée par les Archives de la Ville de Montpellier, sous la direction de Christine Feuillas. En partenariat avec l'Institut universitaire euro-méditerranéen Maïmonide - Montpellier, et en collaboration avec la Direction de la Culture et du Patrimoine de la Ville de Montpellier.

Ouverture

Mardi	12h à 19h	Vendredi	12h à 19h
Mercredi	10h à 19h	Samedi	10h à 18h30
Jeudi	12h à 21h	Dimanche	14h30 à 18h

Scénographie et graphisme
Valérie Julien & Hervé Mangani

Mise en lumière
Christophe Guibert

Entreprises
Postercolor, Pôle Sud

Remerciements
Aux prêteurs Jacques Soffer, Léna Soffer-Grumbach, Bibliothèque de l'Alliance Israélite Universelle - Paris, Musée Lorrain - Nancy, Association cultuelle israélite de Montpellier (ACIM). Pour leur contribution scientifique Cédric Lelièvre, restaurateur de documents et Laurent Héricher, conservateur, département des manuscrits (BnF).

Archives de la Ville de Montpellier
287, rue Poseidon - 34000 Montpellier - Tél : 04 67 34 87 50
www.montpellier.fr

Origine et évolution de l'écriture hébraïque

Après la sortie d'Égypte, vers le milieu du XIII[e] siècle avant notre ère, le peuple hébreu conquiert le pays de Canaan. Tout en se mêlant à elle, il va y supplanter la population locale. Les Hébreux adoptent la langue vernaculaire et reprennent également l'écriture employée dans le pays.

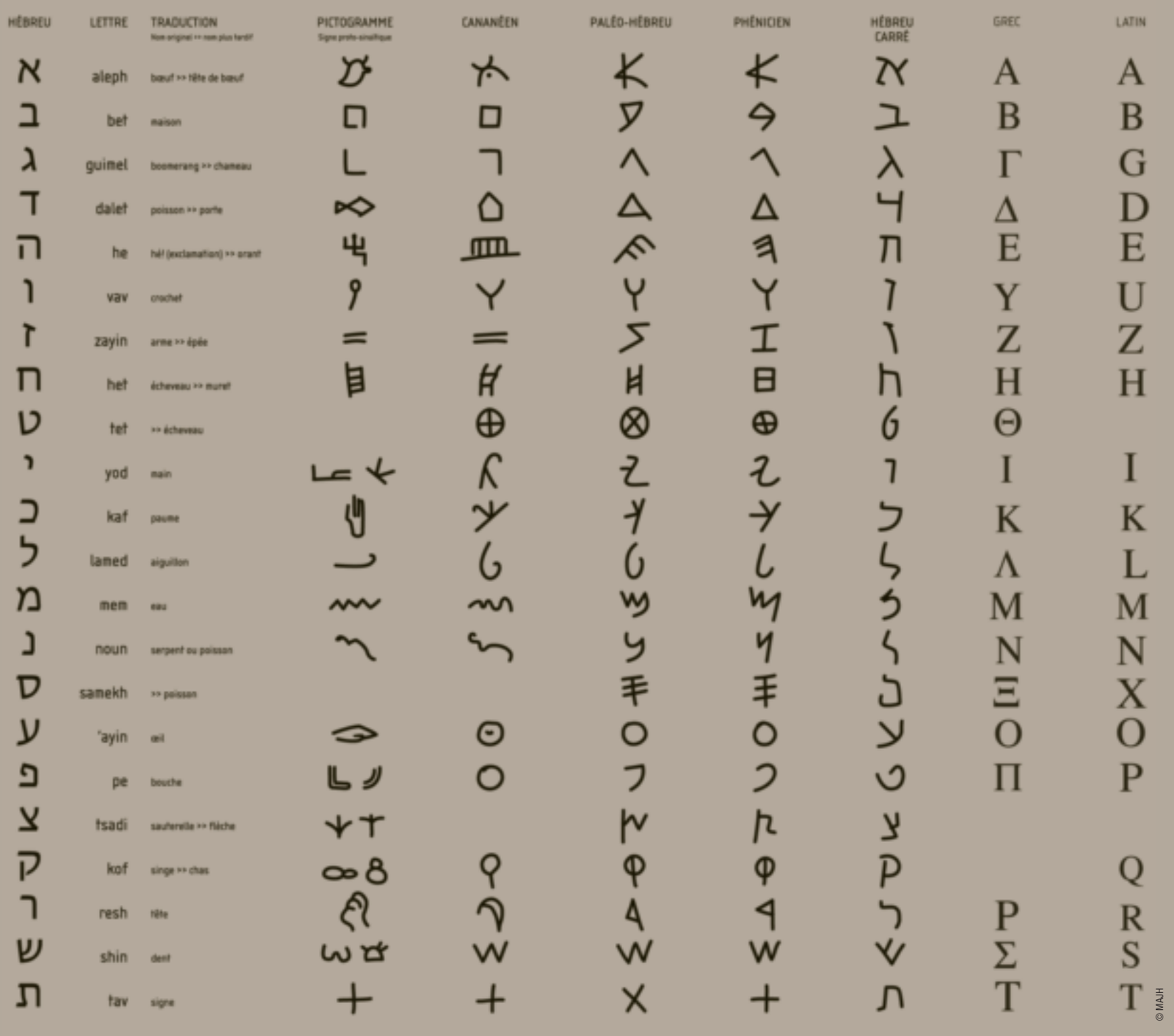
L'écriture cananéenne est alphabétique et consonantique (seules les consonnes sont notées). C'est aux Phéniciens que l'on doit l'évolution et la diffusion de cet alphabet en Occident, partagé alors par la plupart des peuples du Proche-Orient.

À partir du IX[e] siècle avant notre ère, la cursive paléohébraïque se développe. Elle se fonde sur les anciens caractères cananéens, mais avec des modifications déterminées par un nouveau support, l'ostracon (poterie), et l'instrument, le calame, c'est-à-dire un roseau taillé en biseau. Auparavant les lettres étaient gravées, elles sont maintenant tracées, et leurs formes s'arrondissent nettement.

Au VI[e] siècle avant notre ère, de retour de l'exil babylonien, les Hébreux vont adopter progressivement l'écriture araméenne, qui est une écriture carrée. La cursive paléohébraïque et l'écriture carrée dite « assyrienne », ou ktav ashouri en hébreu, vont coexister, jusqu'à l'ère chrétienne. La première était surtout celle des prêtres et du Temple et évoquait l'indépendance nationale, tandis que la seconde faisait partie de l'ambitieux programme des pharisiens, et notamment de leur entreprise d'alphabétisation du peuple. En effet, dans les premières écoles, au I[er] siècle avant notre ère, les garçons juifs apprenaient à lire et à écrire l'hébreu carré.

Bien que les rabbins du Talmud aient parfaitement su que le paléohébreu avait précédé l'hébreu carré, de nombreux textes mystiques de l'ère talmudique associent la révélation et le don de la Torah au mont Sinaï avec les lettres de l'alphabet hébreu carré.

Tableau des filiations



© MAJH

La datation

Les dates du calendrier juif sont écrites avec les lettres de l'alphabet.
On additionne les valeurs numériques des 3 ou 4 lettres qui suivent le mot shenat (année) et on obtient la date dans le calendrier juif. Les années sont dénombrées depuis la création du monde, c'est-à-dire d'après la tradition, en 3760 av. J.-C. La date de la création du monde a été calculée, par Yosi b. Halafta, célèbre rabbin du IIe siècle de notre ère, qui a additionné le nombre des générations que l'on trouve dans la Bible hébraïque. Elle reste la base de la chronologie juive religieuse. On l'utilise aussi comme date officielle, à côté de l'ère usuelle, dans tous les journaux israéliens.

Comment calcule-t-on une date ?

Pour convertir une date hébraïque en date du calendrier grégorien, il faut calculer la valeur numérique des 3 ou 4 lettres qui indiquent la date (les milliers sont sous-entendus, ils sont en effet rarement notés) et y ajouter le nombre permanent de 1240. Deux apostrophes situées avant la dernière lettre signalent que cette chaîne de caractères est une date.
Ex: la date qui est exprimée avec la chaîne tav = 400, kouf = 100, pé = 80, et dale*t* = 4, donne une somme de 584 à laquelle on ajoute le nombre de 1240. Ce qui correspond donc à la date de 1824.
On rencontre d'autres façons d'exprimer les dates dans les manuscrits hébraïques. Ainsi, parfois les scribes ont préféré choisir un mot extrait d'un verset biblique dont la somme des lettres équivaut à la date désirée.

Le système numérique dans le judaïsme

Le système numérique des Hébreux utilise comme chiffres fondamentaux les 22 lettres consonnes de l'alphabet hébraïque. Les 9 premières lettres, de alef à tet, représentent les unités, les 9 suivantes, de yod à lamed, représentent les 9 dizaines (10, 20, 30, etc…), les quatre dernières lettres, de kouf à tav, représentent les nombres 100, 200, 300 et 400.
Chaque lettre a donc une valeur double, verbale et numérique.
Cette ambivalence est présente dans plusieurs langues contemporaines pour lesquelles les verbes dénombrer et raconter sont proches phonétiquement. Ainsi en français, compter et conter, en allemand, zählen et erzählen, en portugais, contar et contar, en hébreu, lispo et lesaper. On peut donc se demander: « Que nous raconte le compte? »

Tableau des correspondances